si M. Merone s'était laissé entraîner par sa propre érudition, sa connaissance merveilleusement étendue des poètes latins, prêtant à Rutilius Namatianus des intentions qui lui furent sans doute étrangères.

A côté de cette surabondance de commentaire lexicographique, nous regrettons que M. Merone ait volontairement négligé le commentaire historique, et que bien des allusions soient passées sous silence. Quel est, par exemple, le Messalla nommé au vers 268? Quelques pages auparavant, le calembour étymologique sur le nom du dieu *Inuus* (cf. v. 236) n'est pas souligné.

Enfin, nous avouons ne pas avoir été persuadé par la correction proposée au v. 227 : *expugnatum*, changé en *emoriens*.

Malgré ces réserves, qui portent surtout sur la méthode et le « parti pris » de l'éditeur, ce commentaire ne manque, le plus souvent, ni d'utilité ni d'à-propos (un second tirage devra supprimer bon nombre de fautes d'impression : p. 21, v. 13 : *relligiosa* ; p. 23, v. 24 : *pubblica*, etc.).

P. GRIMAL.

Histoire.

Fritz TAEGER, *Das Altertum, Geschichte und Gestalt der Mittelmeerwelt*, 5e édition : Stuttgart, Kohlhammer, 1955, XVI-980 pages, 48 planches, 6 cartes, 19 Mark 80.

Cet ouvrage a joui dès sa publication (1939) d'une grande faveur en pays allemand. Voici la cinquième édition, sur papier mince, présentant sous un format relativement réduit la somme de trente ans de travail scientifique et aussi une prise de position « consciente » vis-à-vis des problèmes de notre époque. Aux yeux de M. Taeger, l'histoire est donc la *testis temporum, lux veritatis, vita memoriae, magistra vitae* cicéronienne, dont il entend tirer pour les contemporains — avant tous, ses compatriotes — des renseignements et un enseignement... Il s'en prend d'abord à certains facteurs historiques (sociaux, économiques, racistes) auxquels une pseudo-science complaisante a attribué une importance exagérée. La part gagnée revient aux forces intellectuelles et spirituelles, jusqu'ici sous-estimées. Les faits, l'histoire événementielle gardent leur juste place.

M. Taeger commence par tracer vigoureusement l'aire de son sujet et par en justifier les limites : le monde méditerranéen offre des conditions exceptionnellement favorables à l'étude du phénomène historique ; il forme une unité, ne serait-ce que par le climat, la faune, la flore, unité politiquement réalisée par l'Empire romain, disparaissant avec lui (p. 6 et 959 : « der Kreislauf des Geschehens war geschlossen »). Dès le début, et quoique plus de cinq cents pages en séparent, Rome est toujours présente. Un guide averti y achemine le lecteur, graduel-

lement préparé par des anticipations préfigurant les réalisations romaines, tant matérielles que morales. Une partie s'emboîtant dans l'autre, l'ouvrage est fortement charpenté. Ce prolongement de la latinité, en arrière, en avant, confère au livre un accent personnel qui renouvelle le sujet.

Un volume de cette ampleur et d'information générale ne se résume pas. Nous devons nous contenter de le caractériser. Sans qu'aucun fait saillant, militaire, social, économique, soit sacrifié, l'auteur accuse la part de l'élément civilisateur. Il consacre de nombreuses pages aux courants d'idées et cite des textes (regrettons qu'il ait renoncé à indiquer brièvement la source). Platon, Aristote, saint Augustin côtoient les hommes de guerre et les politiques ; le stoïcisme, la quatrième églogue, le christianisme, la gnose, les arts collaborent à une reconstitution fidèle du milieu. Cependant, plus d'un détail retiendra l'attention du spécialiste, heureux de constater la qualité fondamentale de ce travail. En effet, il aura l'occasion de s'arrêter à maint point de vue intéressant : un panorama bien fait s'offre aux regards.

A propos de tel ou tel problème toujours remis en question, voici l'opinion de M. Taeger : pas de romantisme chez Alexandre, mais le sens des moyens et des possibilités énormes qui peuvent étonner les modernes (p. 401) ; Rome (sur ce millier de pages, le nom de Romulus n'apparaît pas une seule fois) n'a jamais été une démocratie ; elle est juridiquement responsable de la deuxième guerre punique[1]. Marius n'est pas un grand homme, mais bien Sylla, quoique celui-ci ne fût pas un créateur comme César et Auguste. César était « romain », un réaliste ; Pompée, un mauvais politique. La dictature de César, comparée à celle de Sylla, paraît timorée. Le deuxième triumvirat ressemble davantage au régime syllanien qu'à celui de César (p. 763). En 31, les pouvoirs triumviraux avaient expiré : la position d'Octave reposait alors sur le serment prêté par l'Occident ; le principat marque le triomphe de l'idéal cicéronien (p. 781). P. 785 et 792 : excellente appréciation des pouvoirs impériaux dès 23 av. J.-C., de même que de la *Lex de imperio* (p. 854) : il se forme un concept général du pouvoir impérial. Relevons une évocation pertinente de saint Augustin et de son temps, une analyse pénétrante de la *Cité de Dieu.*

Dans un ensemble si vaste, tout ne saurait plaire à tous. L'empereur Claude (p. 826) mériterait plus de compréhension. La défiance de soi,

1. P. 577-578. Sur cette « Kriegsschuldfrage », voir J. Carcopino, *Le traité d'Hasdrubal et la responsabilité de la deuxième guerre punique*, *Rev. Ét. anc.*, LV, 1953, p. 258-293 (responsable : Hannibal, qui avait franchi l'Èbre, mais un Èbre identifié avec le Jucar, plus au sud) ; F. M. Heichelheim, *New evidence on the Ebro Treaty*, *Historia*, III, 1954, p. 211-219 (conciliateur ; chacun des deux partenaires interprétait différemment le même texte).

si peu impartie à nos dictateurs modernes, est une des causes du gou vernement par les affranchis, règne de la compétence. Le portrait de Sénèque (p. 871) appelle la réaction. Qu'on en juge : « ... Seneca, dessen schimmernder, bei aller affektierten Einfachheit pointierter Stil..., der den Mentor Neros zu einer der unerfreulichsten Gestalten in der Geschichte der antiken Philosophie gemacht hat. » Par contre, Tacite reçoit l'adhésion entière de M. Taeger : « Der grösste Genius, den die Literaturgeschichte der Kaiserzeit überhaupt kennt » (p. 873). L'auteur, qui, pourtant, a un sens profond de la philosophie de l'histoire, ne se prononce pas quant à la personnalité de Constantin.

Au total, il y a peu à reprendre, car chaque jugement émane d'une autorité incontestable, malgré l'absence de l'appareil scientifique. Renouant avec son introduction, M. Taeger revient aux éternelles leçons de l'Histoire et conclut : « Aussi longtemps que l'Occident, qui maintenant, à vrai dire, ne comprend plus le bassin méditerranéen, mais celui de l'Atlantique... reste fidèle à lui-même, il ne pourra chercher ses formes politiques et sociales et son chemin vers Dieu que dans la liberté, comme son esprit, nourri aux sources éternelles de l'Antiquité et du christianisme, et son génie propre l'y poussent » (p. 961).

Muni d'*indices*, d'une abondante illustration, de cartes, d'une bibliographie générale allemande et étrangère, l'ouvrage se lit avec agrément et profit. Il mérite pleinement sa diffusion.

J. Béranger.

R. Paribeni, *Storia di Roma ;* I : *Le origini e il periodo regio, la Repubblica fino alla conquista del primato in Italia* (Istit. di Studi romani) : Bologna, Cappelli, 1953, 387 pages, 3.400 lires.

Livio che non erra : les mots du poète reviennent à la mémoire quand on lit l'ouvrage de M. Paribeni, qui correspond à peu près à la première décade de Tite-Live. Le récit est, en effet, très conservateur, et les discussions critiques, auxquelles l'auteur ne se dérobe pas, concluent habituellement en faveur de la solution traditionnelle.

C'est dire que beaucoup des opinions de M. Paribeni appelleraient de notre part réticence ou controverse.

Dès le début, l'authenticité des Fastes consulaires, en principe (*in massima*), est affirmée. Point de doute sur le nom du premier consul Junius Brutus, sur la liste de la première moitié du v^e^ siècle, où Beloch retrouve des dictateurs et Hanell des préteurs. La date des XII Tables est correcte et le texte reconstitué par les modernes est authentique dans son ossature. Le premier traité entre Rome et Carthage, dont Polybe a conservé le texte, date bien de la première année de la Répu-

blique. L'auteur admet même que la *Roma quadrata* doit son nom à la forme carrée du Palatin, bien que cet aspect ne date évidemment que d'une époque tardive. Il est disposé à accepter l'authenticité de la liste des rois, sauf peut-être pour Romulus, encore qu'il reconnaisse la validité des critiques. Il accepte en 343 la *deditio* de Capoue, et je pense qu'il a raison, mais peut-être souhaiterait-on à ce sujet une discussion plus ample.

Dans ces conditions, il est naturel que le récit accompagne Tite-Live et même prenne parfois un aspect annalistique. L'auteur sacrifie certaines invraisemblances, signale des duplications, ne consent pas à admettre pour 367 la limitation des propriétés foncières au chiffre énorme de 500 jugères. Cela n'empêche pas qu'il va jusqu'à dire, par exemple, que le discours prêté par Tite-Live à Camille correspond réellement *allo spirito del momento*.

La part faite à l'archéologie est petite. Pourtant, M. Paribeni attache grande importance à la descente des peuples incinérants (qu'il incline à identifier avec les Latins), et il accepte volontiers l'idée d'un dualisme primitif latino-sabin, attesté par l'opposition du Palatin et du Quirinal, du *populus romanus* et des *quirites*. Mais on est surpris qu'il ne s'attache pas (dans son appendice) à mettre au point la grave question des terramares et qu'il définisse la civilisation villanovienne par le rite de l'incinération, alors que l'inhumation domine dans les nécropoles villanoviennes tardives. Si enfin il signale les conclusions auxquelles est parvenu M. Gjerstad par ses fouilles stratigraphiques du Forum, c'est pour conclure sur une note de scepticisme ; sur cette « base un peu mince », il refuse de rien fonder.

Or, c'est justement cette hésitation à proposer une solution nette qui cause notre déception. Voici une formule typique. L'auteur oppose la colonisation grecque et la colonisation romaine. Il entreprend donc de définir la colonie grecque : l'ἀποικία est le fait de quitter sa maison ; « *a far che cosa? e chi lo sa?* » (p. 169). Mais surtout il refuse de trancher un problème essentiel, celui de l'origine des Étrusques. Peuple indigène ou peuple d'Orient?

Est-il toujours bien au courant des travaux récents? Sauf erreur, il ne signale nulle part l'ouvrage capital d'Afzelius sur la conquête de l'Italie (1942), celui de Hanell sur l'ancien magistrat éponyme (1946). Aucun juriste ne croit plus aujourd'hui, me semble-t-il, à la *sectio* du débiteur. Et pourquoi dit-il (p. 293) que l'*Alexandra* de Lycophron est une tragédie?

Ce n'est pas seulement par sa structure générale que l'ouvrage fait penser à Tite-Live, c'est par son inspiration morale et patriotique. L'éloge qu'il propose de la religion primitive de Rome est surprenant : se-

lon lui, « elle fait de toute la vie une prière » (p. 109) ; en considérant les dieux comme des attributs, elle prépare la notion de l'unité divine. A plus juste titre sans doute nous aurait-il montré cette série de rites magiques qui accompagnent de mois en mois la croissance du blé ou du bétail. La conclusion exalte aussi cette *alta moralità* qui expliquerait le succès des armées romaines ; Rome aurait en quelque manière ressenti le devoir religieux d'établir l'idée du droit. Nous sommes loin de Montesquieu comparant les premières guerres de Rome aux razzias des « petits Tatars » et, si on voulait décrire la conquête romaine comme une dure dépossession des vaincus, les textes ne manqueraient pas.

L'illustration du livre est très belle, et présente d'utiles documents archéologiques. Mais ceux-ci dans le texte ne sont guère utilisés. Ils donnent pourtant l'idée de ce que pourrait être « l'histoire de Rome sans Tite-Live ». Car, lorsque surgit en tournant la page le fantôme grotesque du sire de Capestrano, on a l'impression que le beau récit livien va s'écrouler comme un château de cartes.

André Piganiol.

A. Aymard & J. Auboyer, *Rome et son Empire* (Histoire générale des civilisations, 2) : Presses Universitaires de France, 1954, 783 pages, 32 figures, 48 planches.

Le souvenir du premier volume dû aux mêmes auteurs est si récent et si agréable qu'on ouvre celui-ci déjà avec reconnaissance. C'est un tour de force d'avoir donné si vite une suite à l'*Histoire de l'Orient et de la Grèce*. Mais cette énergie est récompensée : ni pour la disposition ni pour l'esprit le lecteur n'est dépaysé ; en un monde différent, il sent la continuité. Il est vrai que M. Aymard, spécialiste renommé de la période hellénistique, est par ses recherches à la charnière des civilisations grecque et latine. Mais il a su, en véritable historien, faire ressentir l'originalité de Rome avant qu'elle prît le relais de l'hellénisme, et marquer la peronnalité d'un développement tributaire cependant de l'héritage hellénistique (par ex., p. 336-337). Ainsi nous donne-t-il de la spécificité du phénomène romain une image non seulement complète (autant qu'on puisse en juger), mais extrêmement vivante et qui déclare une admiration raisonnée, sans l'ombre de préjugés.

Il est dommage que, pour le mieux suivre comme « civilisation », il ait été conduit à bloquer en un premier livre, sous le titre « Les vaincus », ce qu'il était nécessaire de dire sur les Étrusques, les Carthaginois, les Gaulois. Parmi lesquels il faudrait d'ailleurs faire plus grande la place aux « Italiques » et aux peuples ibériques. Toute l'ancienne histoire de Rome, du VIII^e^ à la fin du III^e^ siècle, en est faussée, n'apparais-

sant que comme conquête (livre II, chap. 1), alors qu'elle est une suite d'expériences difficiles et d'équilibres divers entre des « états de civilisation » plus évolués ou plus retardataires que le sien. Dans cette prise de conscience de l'Occident (essentielle au phénomène historique et politique romain), les croisements complexes du punique et du grec italiote et siciliote jouent un rôle très particulier. Les auteurs nous diront — et ils n'auront pas tort — que, selon l'optique de la collection et le plan des deux premiers volumes dont ils sont responsables, les phénomènes grec et romain qui, dans l'état de notre documentation, émergent le mieux dans le champ de notre conscience, exigeaient d'être dégagés en toute pureté et de façon pour ainsi dire massive.

Un autre regret, c'est que quelques pages de plus n'aient pas été données à l'*Orientation bibliographique*. Tel livre magistral de Rostovtzev, auquel il est fait allusion dans le texte, tel article d'Et. Balazs, auquel on renvoie (p. 669), ne s'y retrouvent pas. Bien sûr, il fallait faire un choix dans une production scientifique écrasante, parmi même des ouvrages excellents de seconde main. Certes, aussi, la qualité et le scrupule des auteurs sont garants de faits directement appréhendés, sagement critiqués, coordonnés avec le sens le plus juste... Et il faut, en contre-partie, témoigner d'une entière reconnaissance pour le *Tableau synchronique* et l'*Index alphabétique* (p. 707-767), guides excellents, qui éveillent et aident à satisfaire maintes curiosités, qui obvient aussi au compartimentage, fatal, d'une matière si ample dans le temps et dans l'espace.

On n'attend pas que nous entrions dans le détail. Pour ce que le référendaire peut connaître personnellement de cette immensité romaine, il n'a vu en ce livre qu'information parfaite, justesse et justice. Bien entendu, il est de nombreux points où s'affrontent les spécialistes et où M. Aymard a dû choisir sans donner ses raisons : sur l'origine romaine des troubles sociaux en Étrurie (p. 22), sur l'isolement de l'Europe occidentale avant l'action de Rome (p. 81), sur l'ancienneté des indigitations religieuses (p. 177), sur l'étymologie du nom de Saturne (p. 180), sur les célébrations dionysiaques dans les maisons de Pompéi (p. 193), je serais sans doute d'un autre avis que lui. P. 245 : on peut avoir idée des massacres des guerres civiles : la moitié de la population citoyenne environ ! De là, maintes réflexions possibles sur les conséquences économiques, spirituelles (religieuses) et politiques. P. 365 : on sait maintenant qu'Attis est à Rome dès l'origine associé à Cybèle. On désirerait peut-être un peu plus de détails sur l'art augustéen (p. 390 s.), un peu moins de sévérité pour l'art impérial (p. 433 ss.). On doutera que sous les Sévères se soit produite « la première inflation [monétaire] de l'histoire » (p. 467 ss.). — Mais que de jugements excel-

lents sur la littérature, quel beau tableau de la formation de la mystique impériale, quelle justesse de vues sur le culte impérial, l'unité morale « miraculeuse » de l'empire romain, sur le bilinguisme, sur l'évolution religieuse (religiosité et démonisme, prestiges et goût des oracles, développement du christianisme...) !

Les problèmes sociaux et économiques sont posés et développés dans toute leur complexité et leur ampleur aux différentes époques. En ce domaine particulier, M. Aymard donne ici la meilleure des synthèses, sans que soient dissimulées les inégalités de notre documentation : d'autant mieux en appréciera-t-on l'utilisation précise et vivante.

Il serait outrecuidant de ma part de juger de l'important apport de M^lle^ J. Auboyer (p. 603-700) sur « l'Asie orientale du début de l'ère chrétienne à la fin du IV^e^ siècle », l'Iran (vu par reflets, et qui méritait mieux), l'Inde et la Chine. Le moins qu'on en puisse dire, c'est qu'il est passionnant et de la plus ferme précision, mettant au point des problèmes immenses sans jamais donner l'impression de la hâte ou du résumé. Pour la meilleure compréhension des problèmes gréco-romains, adjonction indispensable : qu'il s'agisse des relations commerciales ou des rapports spirituels. En fait d'expériences humaines, politiques, sociales ou économiques, révélation (pour moi !) étonnante : ainsi sur les réformes de Wang Mang (p. 658-665), sur le « parti des intellectuels » (p. 666-672) ou les religions de l'Extrême-Orient. Il doit y avoir, p. 661, un chiffre à corriger, sur l'étendue du *li*.

L'illustration, outre trente-deux cartes et plans des plus utiles, compte quarante-huit planches de la plus grande beauté, sans ces durs et spectaculaires contrastes de noir et de blanc qui enlèvent toute vérité à tant de reproductions photographiques actuelles. Le choix, fait par M. Angoulvent, plaira. La belle tête de guerrier, pl. I, n'est pas du pays volsque, mais d'Orvieto. Des soupçons d'inauthenticité pèsent sur le « guerrier étrusque » de la pl. III.

En un mot : la somme la plus sûre et la mieux repensée, en un magnifique volume.

Jean BAYET.

A. CLERICI & A. OLIVESI, *La république romaine* (Coll. « Que Sais-je? ») : Paris, Presses universitaires, 1955, 125 pages.

Ce petit livre décrit avec intelligence la longue histoire de Rome depuis le départ des Tarquins jusqu'au principat d'Auguste. Il se borne, par force, aux lignes essentielles et aux facteurs primordiaux. Mais on y trouve avec plaisir le tableau clair et juste de l'évolution constitutionnelle, l'indication des facteurs économiques et sociaux qui boule-

versèrent progressivement la physionomie de la péninsule, enfin la description des guerres qui amenèrent peu à peu l'*Urbs* à la tête d'un Empire méditerranéen. L'information est solide, les connaissances bibliographiques bien à jour. L'ouvrage témoigne, dans son ensemble, d'une réelle pénétration historique.

Rome n'est pas artificiellement dissociée du reste de l'Italie, et je sais gré aux auteurs d'écrire très justement : « Il existait au VI^e^ siècle avant J.-C. une sorte de koinê italienne dont Rome n'était qu'un foyer » (p. 20). Les formules sont souvent heureuses : « Rempart involontaire de Rome, l'Étrurie n'aurait pas été conquise si facilement par la suite sans l'invasion celtique » (p. 39). Le livre, malgré ses dimensions restreintes, rendra de réels services et présente bien l'état des questions.

Une légère critique : les auteurs forcent la réalité quand ils parlent de l'influence étrusque considérable qui se serait exercée, selon eux, sur la religion romaine. Mon impression est différente. Certes, la religion étrusque a légué à Rome des principes rituels et des sacerdoces. Mais ce sont là des éléments que la religion romaine reçoit sans se les incorporer vraiment, et rien n'est, au fond, plus éloigné de la pensée religieuse étrusque que la mentalité religieuse romaine. Le prochain livre que M. Jean Bayet va consacrer à la religion romaine mettra bien, je crois, ce fait fondamental en lumière. On regrette l'absence de toute illustration et de toute carte pouvant éclairer les bons exposés géographiques ou historiques de l'ouvrage.

Raymond Bloch.

R. E. Smith, *The failure of the Roman Republic* : Cambridge University Press, 202 pages, 25 sh.

Pourquoi l'ouvrage présente en frontispice l'image de l'autel de Domitius Ahenobarbus, dont on ne connaît exactement ni la date ni la signification, je ne le sais. L'objet de l'auteur est de proposer « une interprétation de l'histoire de Rome du I^er^ siècle av. J.-C. », d'expliquer les causes de l'anarchie dans laquelle sombra la République. A vrai dire, l'explication est aussi simple qu'inattendue : c'est la faute aux Gracques.

La période du gouvernement sénatorial, de 200 à 133, est un âge d'or. Accord entre les classes aussi bien à Rome que dans les cités italiennes, loyauté des villes fédérées. L'idéal du noble est celui du service public. Le Sénat veille à préserver la religion traditionnelle. « C'était, en conséquence, une société heureuse. » La politique extérieure n'est pas du tout inspirée par l'impérialisme, mais par un souci naturel de sécurité : la destruction de Carthage, celle de Corinthe sont des opérations de politique préventive. Les atrocités dans les provinces correspondent à la

moralité du temps ; en agissant ainsi, les Romains étaient, si je peux dire, réguliers (*it was regular policy*, p. 60). Les *latifundia* chassaient les paysans, mais permettaient une exploitation plus scientifique. Pour secourir les pauvres, les nobles développaient généreusement l'institution de la clientèle. L'insuffisance de l'intelligence des problèmes économiques explique la méfiance des sénateurs à l'égard des chevaliers. Toute la politique de Rome s'inspire d'un sens élevé de la responsabilité morale.

Cette prospérité fut brutalement interrompue par les Gracques. En ruinant l'autorité du Sénat, ils ont ouvert le champ libre aux aventures. Leurs projets étaient ceux d'hommes dont la pensée livresque mettait des soucis moraux à la place des considérations d'utilité publique. Il a suffi de leur imprudence pour ruiner toute l'évolution des siècles précédents. Ils ont tristement troublé « la sérénité Scipionique ».

Voici maintenant le second volet du diptyque. La désintégration succède à l'harmonie, la loyauté disparaît, les Italiens et les provinciaux sont exploités. La création de la nouvelle armée aggrave le mal : les généraux avaient-ils raison de croire que les vétérans avaient besoin de terres? Sylla agit trop tard pour restaurer le Sénat. En vain, Cicéron, élevé dans l'air pur d'Arpinum, voulut-il restaurer l'accord des classes. Il est assez inattendu que l'auteur fasse ici reproche au Sénat de n'avoir pas consolidé le pouvoir de Pompée et de César. Même la crise religieuse est une conséquence indirecte du « désastre des Gracques ».

Tout est surprenant dans ce récit, où les réalités économiques ne sont considérées qu'obliquement. L'auteur imagine que, sans la hâte intempestive des Gracques, le développement d'un *parti whig* au Sénat aurait réalisé sans troubles les réformes nécessaires ; car l'histoire du dernier siècle de la République est considérée par lui comme comparable à l'histoire de l'Angleterre de 1820 à 1850. Au risque d'être considéré comme *a very stubborn defender of the Gracchi*, je dirai que ce livre, malgré la clarté de la composition et du style, m'a déçu par son caractère simpliste et inique.

A. PIGANIOL.

Pierre GRIMAL, *Le siècle d'Auguste* (Coll. « Que sais-je? », n° 676) : Paris, Presses Universitaires, 1955, 126 pages in-12.

On voit assez bien la recette selon laquelle un livre de ce genre est fait. Un plan : définitions, prémices, la politique, la littérature, l'art, conclusion. Et dans chaque partie une analyse des principales données. Mais la recette ne suffit pas. Il faut qu'elle soit mise en œuvre par quelqu'un (qui ait non seulement l'information et la plus récente comprise),

mais aussi l'autorité scientifique qui lui permette de critiquer l'acquis et de risquer des idées nouvelles et fécondes, avec dans l'exposé de l'aisance, voire de l'éloquence. C'est le cas ici, et cette collection serait en tous points parfaite, si elle n'avait pour collaborateurs que des Grimal (là vraiment je ne peux mettre le pluriel !).

Pourtant, je me demande à qui s'adressent des livres de ce module. Aux autodidactes? pour l'antiquité, c'est peu vraisemblable ; aux étudiants? les sujets qui leur sont imposés exigent des compositions plus détaillées ; aux collègues en vacances? ils ne peuvent former une clientèle. Mon interrogation ne cache aucune malice. Vraiment, j'aimerais savoir par des statistiques commerciales quels services rendent ces livres et à qui, le succès de la collection, qui dépasse gaillardement le n° 700, étant éclatant.

D'autre part, ne pourrait-on avoir une collection qui, sur des points précis, apporterait l'exposé d'une découverte importante, d'une théorie renouvelante. Par exemple, dans le cadre de nos études, un exposé de M. Dumézil sur les trois classes indo-européennes. On pourrait donner pour titre à cette série le pluriel neutre *Nova*. Sans doute atteindrait-elle le n° 700 plus lentement que la *Que sais-je*? Elle rendrait du moins de précieux services à ceux qui étudient et à ceux qui enseignent.

Marcel DURRY.

Documents illustrating the Reigns of Augustus and Tiberius, collected by Victor EHRENBERG and A. H. M. JONES, 2e éd. : Oxford, Clarendon Press, 1955, XII-171 pages, 21 sh.

Cette publication a remporté le succès qu'elle mérite et que nous avions prédit (cette *Revue*, XXVIII, 1950, p. 435-436). La seconde édition, revue, augmentée, l'emporte encore sur la précédente en précision, en richesse, en maniabilité. Cela entraîne quelques modifications dont le lecteur appréciera le bien-fondé. Le nombre des textes, 364 au lieu de 365, paraît inférieur. En fait, il a augmenté d'une trentaine de documents nouveaux, adjoints comme **a** et **b** à ceux de la première édition. La *Tabula Hebana*, ancienne 365, étant devenue 94 *a*, la numérotation extérieurement n'a pas changé.

Les éditeurs ont bénéficié de l'apport d'éminents pionniers, tels M. Grant et G. Tibiletti. Aussi l'horizon de cette seconde édition est-il sensiblement élargi. Corrections (ex. p. 4,-10 ; apparat du n° 68), précisions (ex. apparat du 197), établissement du texte amélioré (*Tabula Hebana*, d'après les récents travaux de Nesselhauf, de Piganiol, de Seston, de Tibiletti ; son complément indispensable, n° 94 *b*), contenteront les plus difficiles.

Donnant satisfaction aux critiques, les éditeurs ont remanié entièrement les *indices*, désormais répartis en A (inscriptions), B (papyri), C (monnaies), D (sources littéraires). Toutes les références au *C. I. L.* ont été incorporées, ainsi que maints autres ouvrages courants cités seulement dans les apparats de la première édition. Il eût été opportun, nous semble-t-il, de maintenir au 322 : « Imperial edict, Palestine (?) » la suscription de la première édition : « Nazareth », par laquelle on désigne, à tort ou à raison, mais communément, ce document célèbre dont F. De Visscher a percé le mystère (*L'inscription funéraire dite de Nazareth*, « Archives d'histoire du droit oriental et Revue internationale des droits de l'Antiquité », II, 1953, p. 285-321).

Bref, cette seconde édition rendra des services inestimables. Accessible à chacun, elle est, à ce jour, un instrument parfait de travail pour l'étudiant, le professeur, le spécialiste.

J. Béranger.

M. Holleaux, *Études d'épigraphie et d'histoire grecques ; Rome, la Macédoine et l'Orient grec*, tome IV, 1re partie : Paris, 1952, 348 pages.

Ce n'est pas seulement par piété et reconnaissance que Louis Robert a entrepris dès 1938 la réédition des articles dispersés de Maurice Holleaux. Par cet hommage — le plus authentique qu'on puisse rendre à un savant disparu — il a voulu rendre service aux historiens, et il a bien fait. Le quatrième tome réunit les articles et les mémoires relatifs à la politique romaine en Orient, mis au point avec les notes laissées par l'auteur lui-même et souvent reliés à la bibliographie récente par de discrets renvois.

C'est, on le sait, une période essentielle dans l'histoire de l'impérialisme romain que celle qui s'étend de la première guerre d'Illyrie, qu'Holleaux place en 229 (et non en 228), au début de la deuxième guerre de Macédoine en 200. Il est hautement instructif et réconfortant de suivre le mouvement de la pensée d'Holleaux dans le détail minutieusement établi d'un fait ou d'une date et d'assister à l'établissement dans l'histoire d'un événement d'une aussi grande portée que l'intervention romaine en pays grec. C'est aussi une leçon de méthode particulièrement bienvenue à notre époque de généralisations hâtives et de constructions plus brillantes que solides.

Tous les articles insérés dans ce volume ont paru du vivant d'Holleaux dans des revues françaises. On lira avec un intérêt renouvelé par le style direct et ferme qui est propre à Holleaux les pages qui furent traduites en anglais pour paraître dans la *Cambridge Ancient History VII*. Mais il y a de l'inédit : la fin de l'ample mémoire sur l'expédition de

Philippe V en Asie (201 av. J.-C.). Au cours de trois articles parus dans la *Revue des Études anciennes* de 1920 à 1923, Holleaux avait cherché à fixer la chronologie des faits. Nous avons maintenant ses conclusions sur la politique de Philippe en Asie à la veille de l'intervention romaine. Examinant l'une après l'autre la situation des villes d'Asie en 201, Holleaux constate que le roi de Macédoine n'a soumis à sa domination que des cités libres et des cités clientes d'Attale de Pergame. Il marchait vers le nord, vers les détroits où il était déjà installé. Mais il n'a pris aux Rhodiens qu'un petit territoire et il n'a fait ni conquête ni annexion aux dépens du Lagide. Rhodes et Attale avaient des raisons de se croire menacés, l'Égypte aucunement. La première n'avait aucun lien avec Rome. Attale était en excellentes relations avec Rome, mais il n'était ni *socius* ni *amicus populi Romani*. Il n'était pas vrai que Philippe développait en Asie un impérialisme dangereux, et rien n'obligeait le Sénat à intervenir. Il y eut donc bien du mensonge dans les slogans qui à Rome ameutèrent l'opinion contre le roi de Macédoine. Ces pages inédites justifient pleinement les affirmations insérées dans le tableau qu'Holleaux donna en 1930 dans la *Cambridge Ancient History VIII*, p. 153 et suiv., des préliminaires de la deuxième guerre de Macédoine.

W. Seston.

Massimiliano Pavan, *La provincia romana della Pannonia superior* (Atti della Accademia Nazionale dei Lincei, Memorie, Classe di Scienze morali, storiche e filologiche, Serie VIII, vol. VI, Fasc. 5) : Roma, 1955, p. 375-574.

La première impression qui s'impose à tout lecteur de cette monographie si riche est un sentiment d'admiration pour l'immense labeur que M. Pavan a consacré à son ouvrage. On remarque également qu'il est fort bien informé et que sa bibliographie est parfaite. Aussi le suivons-nous volontiers quand il traite successivement de la région et de ses vicissitudes historiques, puis de l'administration et des confins de la province romaine, de sa vie économique, de ses habitants et du degré de leur romanisation, enfin des cultes et rites funéraires et des productions d'art en Pannonie supérieure.

Comment se fait-il alors que l'on soit quelque peu déçu et que, finalement, l'on vienne à se poser la question de savoir si l'effort considérable de l'auteur correspond aux résultats acquis? Il faut bien reconnaître que les monographies de provinces sont de faux beaux sujets. Des ouvrages de ce genre demandent à leurs auteurs trop de connaissances spécialisées. Il ne suffit pas d'être historien et géographe, épigraphiste et archéologue, numismate et céramologue, il faut, en outre,

étudier les cultes et le réseau routier, la vie administrative, municipale et, enfin, tout ce qui touche à l'armée romaine, depuis le recrutement des effectifs légionnaires et auxiliaires jusqu'à la dislocation et aux mouvements des troupes. Ces tâches dépassent de loin la capacité de travail d'un seul homme et il faut se résigner, croyons-nous, à n'entreprendre de tels monuments qu'en s'entourant d'une nombreuse équipe d'érudits spécialisés. Dans le cas contraire, l'on court nécessairement de très grands risques, puisque l'on est bien forcé de s'appuyer sur les travaux des prédécesseurs, dont on incorporera les conclusions dans son ouvrage sans avoir pu les discuter à loisir. Il en résulte, en outre, que le lecteur consciencieux doit néanmoins recourir aux travaux originaux et que l'espoir reste vain de pouvoir remplacer un certain nombre de monographies rares, comme le sont, dans notre cas, les *Dissertationes Pannonicae* que nous devons au dynamisme de leur inspirateur A. Alföldi.

Le sujet est donc beaucoup trop vaste ; il est en même temps beaucoup trop étroit, car comment séparer la Pannonie supérieure d'avec la Pannonie inférieure et même d'avec la Dalmatie, étant donné que les trois, puis les deux territoires ont longtemps formé une seule et même unité administrative.

D'ailleurs, rien qu'en parcourant les titres des travaux consacrés à cette partie de l'Empire romain, l'on s'aperçoit que l'Illyricum en entier n'a jamais cessé d'être considéré comme un tout par les Romains.

Un danger de l'entreprise de M. Pavan était de n'être pas toujours averti des difficultés qu'il allait rencontrer et de la quasi-impossibilité où il devait se trouver de faire réellement œuvre personnelle. Ses suggestions se trouvent le plus souvent enterrées dans les notes sans qu'il lui ait toujours été loisible d'y apporter ses preuves.

Un autre danger non moindre a été la rapidité de l'enquête à laquelle il devait se livrer : la liste des procurateurs provinciaux a été dressée (p. 417) sans respecter l'ordre chronologique ; on y trouve, mêlé aux fonctionnaires équestres, un affranchi de deux Augustes, M. Ulpius Probus, qui n'a jamais été autre chose que le subordonné du procurateur en chef. Les *Fasti* de Pannonie supérieure ont été récemment traités par M. Reidinger, disciple du professeur A. Betz, de Vienne, qui a bien voulu communiquer la thèse dactylographiée à M. Pavan. Celui-ci en a tiré une liste chronologique où, tout en polémiquant contre son prédécesseur, il nous laisse sur notre faim.

On comprendra donc que nous nous associons de grand cœur aux préfaciers et à l'auteur lui-même quand ils expriment leurs regrets que le manuscrit de M. A. Alföldi sur la Pannonie ait été détruit au cours

des hostilités et leurs vœux que cet éminent savant nous donne la monographie qu'il est actuellement seul à pouvoir mener à bien.

H.-G. PFLAUM.

Christian COURTOIS, *Les Vandales et l'Afrique.* Gouvernement général de l'Algérie. Service des Antiquités : Paris, Arts et Métiers graphiques, 1955, 455 pages in-4°, XII planches, 19 cartes, schémas et tableaux.

L'auteur a tenu à prévenir le lecteur qu'il ne trouverait dans ce livre « ni une histoire des Vandales, ni une histoire de l'Afrique du Nord durant le siècle qu'ils y ont dominé », le but poursuivi étant de rechercher dans quelle mesure l'invasion germanique a pu modifier le rythme de l'histoire africaine et en rompre la continuité. Et cette quête le conduit au long d'une route qui semblerait devoir l'en écarter, si précisément ces cheminements n'allaient l'y ramener pour le conduire à mieux comprendre ce que représente, dans cette longue histoire, l'épisode vandale.

Mais, pour ce faire, il importe de se libérer du « poids du passé », et toute la première partie du livre traite, en premier lieu, des Vandales, de leurs origines, de leur domaine germanique, de leurs vagabondages à travers la Gaule, qui les mèneront, en 407, dans la Péninsule ibérique, et c'est à cette « heure espagnole » que sonnera leur destin : c'est en Afrique, et non en Espagne, que doit se poursuivre leur aventure. Mais, au moment où ils vont prendre pied en terre africaine, on ne peut s'empêcher de se demander s'ils ont vraiment mérité ce renom de sauvagerie destructrice qui s'attache au nom de Vandale. Il ressort de ce qu'il est permis d'entrevoir de leurs comportements que les Vandales ne se conduisirent pas d'une façon autre que les autres envahisseurs germaniques en Europe occidentale. Ce que virent dans ces « Barbares » les populations de l'Empire romain, ce fut l'étranger, l'homme qui pense et vit autrement, et les Vandales étaient de plus des Ariens. Ni le Barbare ni le citoyen romain n'ont une même conception de l'État. Les deux sociétés sont inconciliables, et l'on ne pouvait qu'hésiter entre deux solutions théoriques : les réduire l'une à l'autre, ou instaurer, par leur survivance, la lutte éternelle du sédentaire et du nomade (p. 64). Cette aventure africaine est vraiment quelque chose de paradoxal, si l'on tient compte du caractère mouvant des envahisseurs et de l'immobilisme des envahis ; la fin de cette première partie brosse le tableau de « ce pays qui n'a pas de nom » (E.-F. Gautier), et la fin de la seconde partie analyse la situation de ces territoires.

Cette Afrique Mineure du Bas-Empire n'est plus la même. Le domaine

romain a été amputé d'un tiers et l'évacuation des territoires romanisés avait dissocié deux notions jusqu'alors fondamentalement unies, la civilisation et la puissance. Le *Limes* a cessé d'être la frontière infranchissable entre deux mondes. On doit envisager aussi qu'aux temps les plus heureux de la domination romaine, la montagne, certainement beaucoup plus peuplée qu'on ne le suppose, avait plus ou moins complètement échappé à l'action civilisatrice des conquérants. De là, pour les villes, un danger permanent qui les contraint à s'entourer de murailles. L' « éternel Jugurtha » de la montagne s'oppose aux civilisés de la plaine. Aussi, dès avant l'invasion vandale, les provinces romaines ne sont pas seulement écartelées entre deux tendances qui les sollicitent, elles sont encore la proie de divisions intestines, où les querelles religieuses des donatistes se compliquent de dissensions politiques et sociales qu'aggravent encore les ambitions des gouvernants. Et pourtant l'Afrique est dans une situation matérielle meilleure que celle des autres provinces européennes de l'Empire, lorsqu'au mois de mai 429, les Vandales passent d'Espagne en Maurétanie.

Doit-on voir dans le comte d'Afrique l'instigateur du mouvement? une conséquence des pressions barbares en Espagne? M. C. Courtois pense que l'installation des Vandales à Carthage a été voulue dès le départ : désir de couper définitivement avec le monde barbare, de mettre entre soi et les forces impériales la sûre protection de la mer, et surtout espérance de terres plus fertiles que celles de l'Andalousie, à prendre dans les riches plaines de la Proconsulaire (p. 154-155). Partisan de l'itinéraire terrestre, l'auteur retrace les épisodes de la traversée de l'Afrique par les 80.000 hommes de Geiséric. Mais, pas plus que la Galice et l'Andalousie, la Numidie ne sut le retenir. Le traité de 442 consacre l'occupation vandale de la Proconsulaire, et celle-ci apparaît bien différente des conditions dans lesquelles se taillèrent, en Europe, les grands royaumes barbares. Seuls les Vandales ont renoncé à l'annexion totale du pays qu'ils occupaient. Une conséquence du traité fut de livrer à elle-même la majeure partie de la Numidie, la Sitifienne tout entière et ce qui restait de la Césarienne. « L'Afrique abandonnée commence aux portes de *Cirta* et s'étend jusqu'au delà de *Volubilis*, et, quand on considère les choses en fonction de ce monde qui n'appartient à personne, ce qui frappe, c'est que Geiséric a été, en somme, le continuateur de Dioclétien » (p. 185). Si l'Afrique reste la partie essentielle de l'État vandale, celui-ci ne demeure pas spécifiquement africain, il y incorpore Sicile, Sardaigne, Corse, Baléares, sur lesquelles sa domination ne s'est pas toujours exercée à partir du même moment et jusqu'à un même terme. Dans une apparente incohérence de conquêtes, d'expéditions de pillages, on peut cependant reconnaître

une certaine continuité qui finit par devenir une politique. Il reste, toutefois, à expliquer pourquoi, au lieu de réaliser l'unité de l'Afrique du Nord, les Vandales se sont obstinés à associer à leurs territoires continentaux les grandes îles de la Méditerranée occidentale. Le « secret de Geiséric » serait en rapport direct avec l'accès à « l'empire du blé ». Ce grand projet l'a détourné du problème africain et il a livré à elle-même la majeure partie du pays, précipitant ainsi l'évolution qui, depuis la fin du IIIe siècle, tendait à ramener les indigènes romanisés vers un état de civilisation élémentaire. Un tel empire était fragile. Ses bases géographiques étaient inconsistantes, les Barbares n'avaient pas la puissance du nombre, et la civilisation qu'ils apportaient n'était pas de celles qui s'imposent. Leur seul apport véritable fut l'institution monarchique, institution parfaitement adaptée à un régime tribal et mouvant qui n'a pu s'acclimater en Afrique qu'en mettant à son service des moyens de gouvernement empruntés pour la plupart à l'Empire romain et postulant une fidélité problématique des vaincus. Et puis, la monarchie ne vaut que ce que vaut le roi. Or, Geiséric n'eut que de médiocres successeurs. Dans le domaine intérieur, la faiblesse de l'État vandale n'est pas moindre. Le pays est cependant aussi prospère qu'au temps du Bas-Empire, et la crise intérieure n'est pas économique, elle est sociale, conséquence de la substitution de l'aristocratie barbare aux grands propriétaires fonciers romains, pour lesquels l'Église prend partie. La lutte religieuse a fortement aidé à la faiblesse du royaume vandale, qui, mal équilibré et sans institutions enracinées, a vu se dresser contre lui l'irréconciliable hostilité d'une importante partie de l'opinion publique. Enfin, en taillant dans le bloc africain un État artificiel, dont la structure n'obéissait qu'à des préoccupations égoïstes, en abandonnant les Mauritanies et la Numidie, les Vandales ont rompu avec la tradition politique d'éloigner des régions vitales de l'Empire le péril indigène, tantôt contenu, tantôt éliminé par Rome. Les « Romains » de l'État vandale ne virent pas mieux ce péril mortel et ne comprirent pas que la puissance vandale était leur dernière chance de salut contre la ruée des montagnards et des nomades. Les Vandales disparus, l'Afrique byzantine ne se raccordera pas cependant à l'Afrique romaine. D'immenses territoires se sont de nouveau berbérisés, et Geiséric n'est pas le seul responsable de cette régression. Les empereurs de Ravenne n'avaient pas su y maintenir leur pouvoir. Le déclin des villes s'amorce dès la fin du IVe siècle, et les causes profondes ayant amené l'échec final de Rome en Afrique sont à rechercher dans l'insuffisante assimilation du monde berbère, au moment où la détresse générale de l'Empire romain n'a plus permis de la poursuivre.

Raymond LANTIER.